

## Joyce, Beckett

Richard Ellmann, *James Joyce*, Paris, Gallimard, 1982, 810 p.

Deirdre Bair, *Samuel Beckett*, Paris, Fayard, 1979, 622 p.

René Lapierre

---

Volume 24, numéro 6 (144), décembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1982). Compte rendu de [Joyce, Beckett / Richard Ellmann, *James Joyce*, Paris, Gallimard, 1982, 810 p. / Deirdre Bair, *Samuel Beckett*, Paris, Fayard, 1979, 622 p.] *Liberté*, 24(6), 92-95.

# QU'EST-CE QU'ÉCRIRE?

RENÉ LAPIERRE

## JOYCE, BECKETT

Richard Ellmann, **James Joyce**,  
Paris, Gallimard, 1982, 810 pages

«Nous n'avons pas fini d'apprendre, écrivait en 1959 Richard Ellmann, à être les contemporains de James Joyce, à comprendre notre interprète.» Vingt-deux ans plus tard, au moment où Gallimard réédite la traduction française de sa monumentale biographie, il semble en fait que ce soit toute notre époque qui soit vouée à comparaître devant l'œuvre de Joyce marquée d'une sorte de défaut d'intensité, comme si elle n'avait jamais pu se formuler elle-même avec la densité qu'il lui prêtait, retrouver *après lui* comparable volume, semblable étagement, telles voies.

L'ouvrage de Richard Ellmann après toutes ces années a certes pris de l'âge, mais il ne s'est pas périmé; il a su vieillir en évitant la désuétude. C'est-à-dire que tout en apparaissant à certains égards incomplet (en particulier sous le rapport de la connaissance et de l'analyse de l'œuvre) il nous rapproche — paradoxalement — des conditions premières de la recherche de Joyce, de sa «lumière» originelle. Il y a bien sûr du «document d'époque» dans ce foisonnement de documents et de lettres, dans la multitude de détails et de noms qui jalonnent le travail d'Ellmann. Mais le plus important sans doute est que son

livre nous permet de revenir à la complexité fondamentale de l'œuvre de Joyce, à sa solitude première, à son essentielle *difficulté*. «Je ne puis écrire sans blesser les gens», disait déjà Joyce à propos des *Gens de Dublin*; plus tard, au sujet de *Finnegans Wake* il devait écrire à Auguste Suter: «Je suis au bout de l'anglais»; et plus tard encore il confiait à Samuel Beckett: «J'ai envoyé coucher le langage». Joyce tragique, lugubre; et au revers, mais en même temps, Joyce rieur, ironique, cinglant: solennel. («Quels écrivains anglais regardez-vous comme les meilleurs? — Oh, franchement, à part moi, je ne vois personne.»)

Beaucoup d'anecdotes et de boutades, donc. Forcément. Mais toujours, derrière elles, l'œuvre, la signature. Ellmann a vu de l'œuvre dans tout, il en a reconnu de toutes parts les détails, les fragments; nous la voyons ainsi se faire, nous la lisons dans le texte inédit des lieux dont elle sourd. L'ordinaire, le trivial, le banal, bien sûr; mais aussi, par là même, la splendide *substance* du désir de Molly, de Bloom, de chacun d'entre nous. «Le coq silencieux chantera enfin. L'Ouest réveillera l'Est. Marchez tant que la nuit vous est matinée porteuse de déjeuner... lumière» (*Finnegans Wake*).

Deirdre Bair, **Samuel Beckett**,  
Paris, Fayard, 1979, 622 pages

De Joyce à Beckett, assurément, le passage est complexe. Œuvre absolue de *langage*, interlocation infinie d'une part — effritement complet du verbe et recherche pure de la *voix* de l'autre — Joyce et Beckett se contredisent formellement mais affirment également toutefois le même monde, précipitent tous deux une conscience désormais errante dans l'indécidabilité de l'origine et du terme, entre l'infini et l'aboli.

La magnifique biographie que Deirdre Bair a consacrée à Samuel Beckett a entre autres choses le mérite de mettre en lumière cette trouble parenté. Ce *Beckett*, comme le *Joyce* de Richard Ellmann, se

signale en tout premier lieu par l'intelligence profonde de l'œuvre qui règle l'organisation du matériel biographique, la mise en scène du personnage. Même qu'ici la perspective paraît plus subtile, plus nette, plus *pensée* encore; comme si la vie et l'œuvre de Beckett, leur si grande dispersion (dilapidation) de la notion même d'être avaient obligé Deirdre Bair à saisir plus profondément son sujet, à le lire dans une plus grande transparence. (Seule, bien entendu: «Je ne ferai rien pour vous aider, lui aurait dit Beckett en apprenant qu'elle entreprenait ce travail; mais je ne vous en empêcherai pas non plus.») Nous touchons ici aux sommets du genre; toujours, derrière les anecdotes, les interprétations, les évidences et les suppositions, se profile l'élaboration d'un *texte*. Et à travers lui d'autres textes encore, d'autres noms. La Bible, Jung, Joyce; et de là, Homère, Dante, Heidegger: multiples et savants croisements.

Il est particulièrement intéressant de relire, dans leurs biographies respectives, l'épisode de la rencontre de Beckett et de Joyce à Paris (Beckett, fraîchement arrivé de Dublin, avait alors vingt-deux ans et Joyce, qui travaillait à *Finnegans Wake*, quarante-six). Deirdre Bair dit de cette rencontre qu'elle enthousiasma fort Beckett, qui cherchait à l'époque à se faire des contacts, à s'introduire dans le milieu littéraire parisien. L'influence de Joyce, rapporte-t-elle, fut immédiate et profonde. La première publication de Beckett en France allait d'ailleurs être consacrée à Joyce et s'insérer dans le recueil d'articles que ce dernier avait lui-même fait préparer pour *Finnegans Wake*. Du côté de Joyce toutefois — version Ellmann — rien d'analogue; peu d'enthousiasme pour ce jeune homme («Je pense qu'il a du talent», laissa-t-il tout de même entendre) dont il allait simplement se faire une sorte de commis, rôle que Beckett allait du reste supporter très longtemps. Deirdre Bair rapporte qu'à cette époque de sa vie, en fait, Beckett vouait à l'auteur d'*Ulysse* une admiration sans borne, allant même jusqu'à affecter l'indifférence nonchalante

qu'avait adoptée Joyce à cause de sa myopie et à porter comme lui — si fier de «ses petits pieds délicats» — d'étroites chaussures qui lui donnaient des ampoules comme en auraient plus tard les personnages d'*En attendant Godot*.

Il faut voir, tout au long de ces deux biographies, apparaître le portrait de Joyce en nombril de l'univers (Joyce déléguant, quémendant, commandant sans cesse; «si Dieu le Père lui-même descendait sur terre, lui disait Nora, tu trouverais un petit service à lui demander») et celui de Beckett au contraire en spécialiste de la dispersion, de l'égarément, de la chute. Descente aux enfers, et assomption. Il faut aussi reconnaître de part et d'autre bien des similitudes; le même attachement problématique à l'Irlande, à Dublin, à la famille; les mêmes «mères», le même exil et le même enfer: le même Dante. Et surtout la même intransigeance, le même rejet violent du compromis, du moyen terme. Il me semble revoir Joyce, âgé de vingt-deux ans, déclarer à Yeats qu'il rencontrait pour la première fois: «C'est trop tard, vous êtes trop vieux maintenant. Je ne peux rien faire pour vous.»